https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

(Ré)apprendre à être un animal. Carrières interspécifiques en Bolivie

Gaspard Renault *Université Lumière Lyon 2 Laboratoire des enjeux contemporains (LADEC)*

Résumé : Basé sur une ethnographie menée dans un centre de réintroduction pour animaux sylvestres en Bolivie, cet article propose d'examiner les dynamiques anthropo-zoologiques entre volontaires et singes capucins présents dans le centre. L'analyse des contraintes inhérentes au processus de réintroduction d'animaux argumente en faveur d'une distinction entre plusieurs formes de réhabilitation. Ensuite, autour de la notion de carrière interspécifique, l'observation et les entretiens montrent l'influence qu'exerce, l'une sur l'autre, les trajectoires humaines et non humaines au sein du refuge.

Mots-clés : Bolivie, singes, réhabilitation, volontaires, animalitaire

Abstract: Based on an ethnography conducted in a centre for the reintroduction of woodland animals in Bolivia, this article proposes to examine the anthropozoological dynamics between volunteers and Capuchin monkeys present in the centre. The analysis of the constraints inherent to the process of animal reintroduction supports a distinction between various forms of rehabilitation. As regards the notion of interspecific trajectories, observations and interviews show the influence that human and non-human trajectories have on each other within the shelter

Keywords: Bolivia, monkeys, rehabilitation, volunteer, animalitarian

Depuis plus de 25 ans, l'organisation bolivienne Comunidad Inti Wara Yassi (CIWY) s'est donné pour mission d'offrir une seconde chance aux singes, jaguars, pumas, oiseaux et autres espèces sylvestres victimes du commerce illégal. L'argument que CIWY défend par tous les moyens à sa disposition et aussi régulièrement que possible, est le suivant : les animaux sylvestres ne sont pas des animaux domestiques, ils doivent demeurer libres et aussi loin que possible de la sphère humaine. L'ONG s'inscrit ainsi dans la mouvance animalitaire que l'anthropologue Jean-Pierre Digard (2012, 555) définit comme la tendance qu'ont certains d'entre nous à « militer en faveur des animaux, comme d'autres en faveur des humains ». Dans le contexte extractiviste bolivien, il s'agit pour l'ONG de promouvoir un rapport aux animaux et à la nature qui s'appuie sur leurs « valeurs intrinsèques » (Gudynas 2014) au-delà d'un rapport utilitariste ; mais également de réaffirmer la frontière supposée entre les animaux sylvestres et les humains. CIWY dispose pour cela d'un important réseau d'activistes, de tous les moyens de communication modernes et surtout, de plusieurs centres de réhabilitation qui sont autant d'épicentres de la diffusion de son message.

Des trois centres que gère aujourd'hui l'ONG, le *C.C. Machia*[1] est le plus petit mais aussi le siège historique de l'organisation. Situé dans le Chapare, une région des basses-terres boliviennes du département de Cochabamba ; le petit morceau de 35 hectares de forêt néo-tropicale sur lequel se trouve le centre est un parc naturel dont le propriétaire et gestionnaire est la municipalité de Villa Tunari. Depuis l'ouverture du parc en 1996, la ville autorise CIWY à occuper certaines zones du terrain pour y effectuer son travail avec les animaux. Le centre est dédié en grande partie aux primates[2], notamment plusieurs groupes de singes capucins (*Sapajus Apella*).

Hormis quelques salariés boliviens et étrangers, la quasi-intégralité des personnes travaillant avec les animaux sont des volontaires internationaux qui s'engagent à venir aider ces animaux victimes d'une activité humaine

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

dévastatrice. Avec sa politique de « porte ouverte », l'organisation propose à quiconque ayant les moyens de se payer le séjour[3], sans formation préalable requise, la possibilité de s'essayer au métier de soigneur animalier. En devenant volontaire de CIWY, il est donc possible de voir, de prendre soin, de photographier et, dans certains cas, de toucher la faune qui peuple les différents centres. Des touristes-voyageurs payent donc pour venir vivre « l'expérience » du travail avec les animaux secourus par CIWY. Sans soutien financier du gouvernement bolivien et à part quelques aides de partenaires extérieurs, l'ONG profite de cette généreuse main d'œuvre pour assurer sa survie économique et le fonctionnement quotidien des centres.

Des travaux portant sur des refuges (Alger et Alger 1999; Arluke 1994) ont déjà remarquablement mis en évidence certaines des caractéristiques de ce genre de rencontres, des tensions morales qu'elles peuvent générer et des stratégies employées pour y répondre. Dans une étude menée dans un refuge SPA, Jérôme Michalon (2013), montre notamment comment le refuge participe à la « fabrication » d'animaux en tant qu'individus. Il emprunte la notion sociologique de *carrière* (Becker 1985) pour l'appliquer aux animaux et expliquer les différentes requalifications des animaux qui s'opèrent lors de cette séquence de fabrication. Dans la lignée de ces travaux, nous parlerons ici de carrières interspécifiques pour rendre compte de la manière dont s'influencent mutuellement les trajectoires humaines et non-humaines au sein du C.C Machia. En effet, engagés dans un même dispositif spatial (Estebanez 2010) volontaires et animaux évoluent ensemble. Les carrières humaines et non-humaines au *C.C Machia* sont donc indissociables. Les places au sein de l'organisation changent en fonction des interactions humaines et non-humaines qui s'y jouent et des logiques affectives (Laugrand et al. 2015; Lorimer 2015) qui en découlent. Comme le note très justement Donna Haraway (2008, 19) : « je suis ce que je deviens avec des espèces compagnes »[4]; devenir c'est toujours « devenir avec ». L'objectif de cet article sera de rendre compte de ce processus de co-construction. Dans un premier temps nous verrons comment les contraintes de la réintroduction obligent à redéfinir les conditions de réussite des carrières. Dans un deuxième temps, à travers l'analyse des interactions anthropo-zoologiques (Michalon et al. 2016) dans les différentes aires du centre, nous verrons comment ces carrières se poursuivent en s'arrangeant de ces mêmes contraintes.

C'est dans le cadre d'un travail de recherche sur cette forme de tourisme avec les animaux, qu'un total d'un an a été passé à travailler au C.C Machia. Ce fut le cas d'abord comme étudiant de Master entre 2016 et 2017 dans deux aires de travail avec les singes capucins. Par la suite, c'est en tant que doctorant, mais aussi responsable des dites aires et de l'ensemble des volontaires du centre.[5] Ces séjours m'ont permis de vivre de l'intérieur l'expérience du volontariat, à différents niveaux de l'organisation, sur des périodes répétées et prolongées au contact de toutes les équipes humaines et non-humaines du refuge. Ma propre carrière s'est ainsi mêlée à celles de centaines d'autres volontaires et animaux.

Entre gestion et réintroduction : les deux aspects de la réhabilitation

Capturés alors qu'ils sont bébés par des braconniers, les animaux que la CIWY récupère ont vécu dès leur plus jeune âge en captivité au contact d'êtres humains. C'est normalement à cet âge que leur environnement, l'apprentissage des parents, le contact social, ainsi que leur bagage génétique façonnent leur comportement pour faire d'eux des êtres aptes à vivre dans leur milieu naturel. Privés de cette première étape fondamentale, les animaux de la CIWY arrivent dans les centres imprégnés de comportements jugés anormaux. Pour reprendre les mots d'une vétérinaire du centre : « ils ne se reconnaissent pas en tant qu'espèce ». En effet, incapables de trouver seuls leur nourriture ou de se socialiser avec d'autres animaux, ils sont même parfois plus enclins à s'approcher des humains que des autres singes. Présentés comme des animaux « déviants » (Mauz 2006), les animaux de CIWY ont donc perdu leur place dans l'ordre naturel des choses. Ces « rehab », comme les appellent Frédéric Louchart (2017) se retrouvent donc placés dans un dispositif qui a tous les aspects d'un système domesticatoire et dont l'objectif est de : « produire de l'authenticité animale à partir d'animaux souvent captifs et apprivoisés, c'est-à-dire qui ne sont plus sauvages » (Louchart 2014, 129).

Bien que l'ONG ait par le passé réussi la réintroduction de sept groupes de capucins à l'intérieur du parc, les libérations de singes sont devenues des évènements rares. En effet, nous allons voir que face aux contraintes qui pèsent sur les projets de réintroduction, ainsi qu'en raison du manque de place et de la pression anthropique qui s'exerce autour et à l'intérieur du refuge, force est de constater que pour la plupart des singes capucins présents au centre, l'éventualité d'être un jour relâchés dans la nature de façon complètement indépendante est hautement improbable[6]. À tel point qu'aujourd'hui le centre n'accueille plus de capucins si les vétérinaires n'estiment pas qu'une réintroduction est envisageable rapidement. Ceux qui sont actuellement présents dans le centre sont donc répartis par aires de travail dont les objectifs et méthodes de gestion des primates diffèrent.

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

En sortant par l'arrière du bâtiment principal, on accède à la quarantaine. Anciennement la véritable zone de quarantaine, suite à plusieurs reconfigurations spatiales du centre[7], cet espace est aujourd'hui entièrement dédié aux capucins. Elle est composée de deux aires distinctes : *Cielo* (Ciel) et *Tierra* (Terre). Dans l'aire Terre, 19 capucins – trois femelles et 16 mâles – vivent en permanence dans des enclos individuels de 3 mètres sur 3 disposés en rectangle autour de deux cages significativement plus grandes que les autres (environ 10 mètres sur 4). Tous les enclos sont posés sur un revêtement en béton autour duquel un réseau de gouttières permet trois fois par jour d'évacuer relativement facilement les déjections et les restes de nourriture que les singes laissent tomber. C'est l'aire de travail dans laquelle les animaux disposent du moins de liberté et de capacité de mouvement. Les singes qui s'y trouvent sont ceux pour qui une libération est à priori inenvisageable. En effet, étant trop vieux il est quasi impossible de les introduire dans un groupe déjà formé. Non libérables, ils ne sont pas non plus manipulables directement par les travailleurs de l'ONG. Pour éviter les morsures et les problèmes avec les autres singes, la cage a donc été choisie comme la seule solution viable.[8]

Terminé en 2017, le système de tunnel permet de faire « tourner » les singes d'une cage à l'autre en évitant tout contact. Les cages du périmètre extérieur sont reliées entre elles et aux deux grandes du milieu par des tunnels aériens qui permettent de faire passer les singes d'un enclos à l'autre. Les tunnels s'ouvrent et se ferment de chaque côté via un système de trappe-poulie-câble activable depuis l'extérieur de la cage. Grâce à ce système, lorsqu'une cage est vide, les volontaires peuvent y pénétrer en toute sécurité, désinfecter la cage et la préparer pour le singe suivant. En plus de la laver, préparer la cage signifie la remplir de branches et de plantes fraiches coupées dans la jungle, de troncs, cordes et de tout ce qui peut être utile pour occuper les singes durant les journées.

Dans le groupe de Terre, même si Victor est encore considéré comme l'alpha[9], les relations hiérarchiques ne peuvent pas être correctement établies. Chaque individu étant en cage, la dynamique du groupe dépend essentiellement des relations de voisinage qui évoluent en fonction des mouvements à l'ordre du jour. Koda et Doli sont, par exemple de bon voisins. Cependant, lorsque Juanito et Pepito se retrouvent dans des cages voisines, les provocations, les tentatives d'alliance et les intimidations à distance se multiplient. Des évènements aussi récurrents que le nettoyage et les distributions de nourritures peuvent provoquer les réactions en chaîne les plus assourdissantes. Si on prend en compte, la promiscuité du lieu et l'incapacité à la demi-mesure dont font preuve les capucins, on comprend vite l'apparent chaos qui règne parfois dans l'aire Terre.

À quelques mètres seulement, l'aire de travail Ciel accueille 32 capucins. Contrairement à l'aire Terre, ici les capucins sont répartis à travers la zone sur des « îlots » construits à partir de troncs d'arbres, de poteaux en métal et d'autres matériaux de récupération. Étant plus jeunes et manipulables par les humains, les singes sont sortis le matin de leurs petites cages et placés sur des systèmes de *runners*. Ce terme désigne les cordes tirées entre les structures qui composent chaque îlot et le long desquelles les capucins peuvent se déplacer. Pour ce faire, ils sont équipés d'un ceinturon auquel est reliée une corde d'environ 50 centimètres, avec au bout un mousqueton servant à relier le singe au *runner*.

Les singes sont répartis sur l'ensemble des structures et des *runners* disponibles en fonction des microgroupes amis et ennemis. En variant chaque jour, il s'agit de placer les singes qui s'entendent bien sur un îlot commun pour qu'ils puissent interagir entre eux. Ramoncito et Pequeño iront ensemble, par exemple. La structure où ils sont placés doit toutefois être suffisamment éloignée d'un sous-groupe ennemi, sans quoi des conflits pourraient éclater. Ainsi, il est préférable de garder les femelles Jumica et 50 cent éloignées de Claudia et Tosati. Au sein même des microgroupes la hiérarchie doit être respectée, car même des singes amis pourront se battre lorsque vient le moment des repas. Un *runner* offrant une possibilité d'échappatoire doit donc être attribué au singe le moins dominant. Même si Federica, Totita et Ivonne s'entendent très bien normalement, les deux premières essayeront généralement d'affirmer leur domination sur Ivonne, lors des distributions de nourriture. L'espace étant relativement petit, le nombre de *runners* limité et les sous-groupes amis et ennemis établis – bien que susceptibles de varier avec le temps –, il existe un nombre fini de combinaisons possibles dans la répartition des singes. Dans cette zone, pour des raisons de sécurité, seuls Edwin et l'alpha du groupe, César, demeurent en cage en permanence, à partir desquelles ils peuvent toutefois avoir des contacts visuels et physiques avec les autres membres du groupe.

Dans l'aire Ciel comme dans l'aire Terre, la gestion des capucins s'inscrit dans ce qui est généralement appelé « le travail d'enrichissement environnemental ». Une définition trouvée dans un guide disponible au C.C. Machia le décrit comme étant : « la modification de l'environnement physique, mental et social des animaux vivant des conditions dites non-naturelles afin de promouvoir des conduites propres à son espèce et diminuer la manifestation de comportements anormaux et faciliter la gestion quotidienne. ». En effet, à l'état sauvage, ces

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

bêtes ont des journées bien remplies. Elles passent le plus clair de leur temps à chercher de la nourriture, à socialiser, à défendre un territoire. On cherche donc à travers les installations et le mode de gestion à recréer de telles conditions de stimuli environnementaux.

Le dernier espace dédié aux capucins est le Mirador. Cette aire de travail est située dans la jungle, dans les hauteurs du parc et on y trouve les infrastructures utilisées par les singes et les travailleurs dans l'optique d'une réintroduction des animaux. Pour la trentaine de singes qui y vit en liberté, les limites de l'aire sont celles définies par Duke, le mâle alpha, et par celles imposées par d'autres bandes rivales de capucins. Pour les humains, la zone de travail est un rectangle long d'une cinquantaine de mètres et dégagé de végétation. Sur le côté gauche, six grandes cages ont un sol bétonné, des gouttières et une arrivée d'eau. Les cinq de droite sont plus petites et posées sur pieds à même la terre. Dans la partie haute de l'aire, une cage fait office de bureau et d'endroit où préparer la nourriture à l'abris des singes voleurs. Au-delà du périmètre la jungle est laissée sans entretien.

Dans les quelques cas de figure où un capucin est potentiellement libérable la décision peut être prise de tenter une intégration au groupe vivant au Mirador. Afin d'introduire un singe dans ce groupe, il sera d'abord isolé dans une cage et à la vue des autres membres du groupe. Il s'agit de laisser le temps aux autres capucins de s'habituer à sa présence et de voir si des amitiés sont possibles. Durant cette période, les travailleurs vont observer la réaction générale du groupe face au nouvel arrivant et voir si certains membres s'approchent afin de saluer ou si des menaces sont clairement proférées. Ce processus peut prendre plus ou moins de temps en fonction des individus et du groupe, parfois des semaines, parfois des mois. Si le groupe semble accepter le nouveau venu, celui-ci sera ensuite placé sur un système de *runner*. Il s'agit ici du même système que dans l'aire Ciel, sauf que les câbles du Mirador s'étendent parfois sur cinquante mètres à travers la jungle. Enfin, si la période de transition s'avère concluante, il est possible d'envisager de relâcher complètement le singe. Il y a actuellement au Mirador 14 capucins sur *runner* qui sont soit en cours d'intégration ou trop problématiques pour être totalement relâchés.[10] En raison d'un temps d'intégration très long, les places au Mirador sont donc peu nombreuses et sans garantie de succès.

Bien que l'objectif principal soit d'aboutir à une réintroduction, on voit que celle-ci est de plus en plus compliquée. Les groupes de singes libres déjà présents dans le parc ont des territoires bien connus et la portion de jungle sur laquelle se situe le C.C. Machia peut difficilement soutenir plus de capucins. On sait, par exemple que lorsque l'hiver approche et que la nourriture dans la jungle est moins abondante, le groupe de Mochilero aura tendance à se rapprocher des espaces du centre pour venir chercher de la nourriture. Pour éviter les conflits et pour que les animaux directement aux soins de CIWY ne se fassent pas voler leur nourriture, des plateaux ont été placés dans la jungle aux limites des différents territoires. Même pour les singes du Mirador qui évoluent librement dans le parc, cette liberté n'est finalement que relative. Incapables de trouver seuls leur nourriture, ils sont encore dépendants des membres de l'organisation pour leur assurer une alimentation suffisante. Cette dépendance aux humains peut aussi s'observer par la présence chez certains animaux de comportements hors de la norme. C'est le cas, par exemple, de singes qui passent une bonne partie de leur journée à marcher au sol sans aucune crainte d'éventuels prédateurs.

Basé sur le principe de l'animal sauvage évoluant en marge des contacts humains, le discours de CIWY réactualise l'ambition naturaliste classique et une frontière hermétique entre animaux sauvages et humains (Descola 2005). L'état sauvage y est présenté comme un idéal à atteindre (Digard 2009, 2018) en prenant comme référent l'espèce *sapajus apaella*, telle qu'elle est décrite par les biologistes, les éthologues et les vétérinaires. Le singe sauvage parfait est caractérisé par son fonctionnement écologique, sa pureté sanitaire et comportementale (Donaldson et Kymlicka 2016). La réussite d'une carrière pour les animaux dans le processus de réhabilitation devrait donc en principe se mesurer à leur capacité à réapprendre à être un animal sauvage convenable afin d'être libéré.

Toutefois, en raison des contraintes évoquées, les libérations d'animaux ne peuvent plus se faire que dans de très rares situations. La principale conséquence est que le Mirador, comme les autres aires du centre sont arrivées à saturation. La division du refuge laisse alors apparaître deux formes de réhabilitation qu'il convient de distinguer. Les deux premières aires évoquées sont celles qui se rapprochent le plus du modèle du refuge. Pour les animaux qui s'y trouvent, l'éventualité d'une libération, même si elle n'est pas totalement à écarter, est tout de même pour le moment fortement peu probable. Selon les principes du bien-être animal, le travail d'enrichissement a ici pour but le « maintien d'animaux sains, heureux [. . .], affichant des comportements naturels » (Chrulew 2011, 138). Autrement dit, les aires Terre et Ciel sont des espaces de gestion dont l'objectif principal vise à faciliter le quotidien avec des animaux qu'on ne pourra, a priori, pas libérer et qui devront passer le reste de leur vie dans le refuge.

Pour une petite minorité de singes pouvant prétendre à une montée au Mirador, la réhabilitation doit toutefois être en mesure d'aboutir une réintroduction.

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

Comme nous l'avons vu, cette libération ne veut pour autant pas dire qu'ils seront totalement autonomes. Situé entre le refuge et le centre de réintroduction, le C.C. Machia doit donc à la fois fabriquer (Larrère 1994) un animal capable d'être relâché dans son habitat naturel et en même temps prévoir les conditions de captivité pour ceux dont la libération s'avère impossible ou partielle. Répartis par aires de travail qui se distinguent par leur mode de gestion, les singes ne sont donc plus uniquement jugés par rapport à une norme idéale mais le sont surtout en fonction de l'espace disponible, de leur charge économique[11] et de leur capacité à interagir avec les autres êtres vivants qui peuplent le parc. Pour quelques singes une carrière réussie se traduit par une libération sous conditions ; pour les autres, nous verrons que la vie se limite à une routine censée assurer leur cohabitation avec des humains aux trajectoires aussi très variées.

Des carrières interspécifiques

Chez CIWY, si les animaux restent, en revanche, le personnel humain change constamment[12]. Pour maintenir un semblant d'équilibre, il est donc primordial de bien gérer les arrivées, le caractère et l'expérience de chacun mais aussi, le choix des aires où vont être placés les volontaires. Pour tout nouvel arrivant, une fois le contrat signé et le coût du séjour réglé, une visite guidée est prévue en guise d'introduction à l'histoire de l'organisation, aux différents espaces du centre et au travail effectué par CIWY. Ce tour introductif est généralement assuré par le ou la responsable des volontaires, l'administratrice du centre ou n'importe quelle autre personne connaissant bien les lieux et les différents animaux afin d'être en mesure de répondre aux questions que les volontaires peuvent poser. Les discussions qui ont lieu au cours de la visite introductive servent au coordinateur des volontaires à évaluer le potentiel d'un nouveau venu à interagir avec les différents animaux et la meilleure aire dans laquelle le placer. Les disponibilités[13], la durée envisagée du séjour, le sexe, la condition physique et d'éventuelles expériences préalables au sein de CIWY ou ailleurs sont donc pris en compte. Chacun de ces facteurs est alors mis en relation avec les capacités des animaux pour déterminer l'aire où placer le nouvel arrivant.

Il est possible de distinguer trois types de volontaires. Les premiers sont ceux que nous appellerons les volontaires « de passage ». Étant les plus nombreux, ils représentent la principale entrée d'argent du centre. Pour eux, le volontariat est surtout l'occasion de faire « quelque chose de différent », « de venir en aide ». Leur passage au C.C Machia s'inscrit en général dans un tour d'Amérique Latine ou du monde, et le volontariat n'en est qu'une des étapes, au même titre que d'autres attraits touristiques de la région. Ils ne restent le plus souvent que la durée minimum du séjour et s'il leur arrive de prolonger, ce ne sera jamais pour très longtemps. Leurs allées et venues étant aléatoires, il est normal que les périodes creuses soient aussi redoutées que les moments d'affluence attendus et appréciés. Après les avoir rencontrés dans une auberge de jeunesse, Corentin et son ami ont, par exemple, décidé d'accompagner Agathe et Lisa pour deux semaines. Ces dernières ayant répondu à l'appel aux volontaires que CIWY lance régulièrement via de nombreuses affiches placardées à travers le pays et sur les réseaux sociaux.

Pour d'autres que nous nommerons les volontaires « en transition », le séjour au sein de l'organisation est le début d'une nouvelle phase de vie, ou l'occasion d'assouvir « un rêve de longue date ». La durée de leur engagement est toujours d'au moins un mois, mais ils sont quasi-systématiquement prêts à prolonger leur séjour. S'ils ne sont pas toujours ouvertement des activistes de la cause animale ils sont généralement sensibles à leurs revendications. Mathias, par exemple, après avoir laissé son travail de communication en Belgique, est venu vivre son rêve d'enfant de pouvoir travailler avec des singes et des félins en Bolivie. Ce qui ne devait durer qu'un mois s'est finalement prolongé pour un peu plus de quatre mois. À la même période en 2018, après avoir eu leur baccalauréat, Andrea et Méloé sont venues travailler pendant cinq mois au centre de réhabilitation. Ces volontaires représentent une véritable aubaine pour l'ONG qui n'hésite pas à jouer sur leur corde sensible pour essayer de les faire rester toujours plus longtemps

Il y a enfin ceux que l'on pourrait nommer « les professionnels de l'animalitaire ». Ils ont, en général, suivi des études en lien avec la conservation de l'environnement ou la protection des animaux et pour eux, le volontariat au sein de CIWY est l'opportunité d'ajouter une ligne à leur CV, ou de bénéficier d'une première expérience qui leur servira par la suite. Peu nombreux, ils sont souvent recrutés directement par l'ONG pour un poste spécifique sur une durée minimum de six mois. S'ils ne sont pas toujours indemnisés, ils ne payent en revanche pas leur frais de volontariat. Un entretien « d'embauche » est parfois mené mais pas nécessairement, comme lorsqu'il s'agit d'un ancien volontaire ayant déjà fait ses preuves. C'est le cas, par exemple, de Claire, une jeune française qui, depuis 2018, effectue des volontariats de longue durée au sein de plusieurs organisations à travers l'Amérique du Sud ; ou encore, de Pedro, soigneur animalier formé en herpétologie qui est venu avec sa compagne, une biologiste recrutée par CIWY au cours de l'année 2017. Ce genre de volontaire est essentiel pour l'ONG car ce sont eux qui prennent en charge

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

les équipes et veillent au bon déroulement des routines. Bien entendu, ces catégories ne sont pas hermétiques et il m'est arrivé de croiser des volontaires professionnels en transition qui ne sont restés que deux semaines dans le centre. Cela permet toutefois d'illustrer les différents niveaux d'engagement qui existent au sein du centre et par conséquence les différentes manières dont peut être perçu et vécu le processus de réhabilitation.

L'acceptation : les premiers pas de l'intégration

Sans préférence de sexe, l'aire de la Terre est le plus généralement attribuée aux volontaires de passage. Avec un système peu technique, au sens où il n'y a pas forcément besoin de grandes connaissances en primatologie ou en zoologie pour s'en servir, il est relativement facile de faire travailler des volontaires n'ayant aucune expérience préalable. Un volontaire professionnel engagé pour une période minimum de six mois est tout de même présent pour encadrer les opérations. C'est à lui qu'il revient d'assurer le bon fonctionnement de la routine et de son équipe. Il doit donc veiller à ce que chaque singe bouge le plus souvent possible, qu'il puisse régulièrement profiter d'une des deux grandes cages centrales et que les relations de voisinage soient aussi paisibles que possible. Dans la cuisine où sont préparés les aliments pour les singes, un plan de l'aire est affiché sur un grand tableau blanc. Dessus, des aimants portent les noms des singes et indiquent leur position dans le système de tunnels. Ainsi, en suivant son calendrier le coordinateur indique l'ensemble des mouvements à suivre pendant la journée. Sur les tunnels entre les cages sont accrochées des pancartes en bois jaune sur lesquelles sont peintes le nom des primates. Les volontaires peuvent ainsi repérer rapidement les singes qui doivent être déplacés et les cages à laver pendant la journée.

Pour les nouveaux-venus, la découverte des animaux captifs provoque souvent un choc et les premiers contacts avec les singes n'aident pas forcément à alléger ce sentiment. Si certains, comme Roberto ou Sterling, sont généralement tranquilles avec les nouveaux venus, d'autres, comme Auri ou Peterli, se montrent beaucoup plus agressifs. À travers les mailles des enclos, les plus roublards tentent d'attraper les habits, les cheveux ou le balai qui passe sous la cage. Lorsqu'ils y arrivent, les volontaires s'aperçoivent rapidement que, malgré leur petite taille, les capucins sont redoutablement puissants. En principe, au bout de la première semaine les relations s'apaisent. Habitués au travail, les volontaires sont plus efficaces et commencent à reconnaître individuellement les singes. Ils développent des techniques qu'ils transmettent aux nouveaux pour faciliter le quotidien. Pour Marco, siffler un air lorsqu'il passe le balai sous la cage de Juanito permet de le tranquilliser et d'éviter ainsi les conflits. De même, avec l'habitude, ils trouvent le temps de faire le tour des cages en s'attardant sur le singe qui est à l'intérieur pour le saluer et lui ramasser des restes de nourriture tombés au sol. Les singes aussi semblent s'habituer aux nouveaux venus. Plus tranquilles, certains passent leur bras à travers les mailles de l'enclos pour entrer en contact avec l'humain situé de l'autre côté. Ces appels sont généralement entendus par des volontaires heureux de pouvoir consacrer quelques instants de la journée à des contacts directs et pacifiques avec les singes. Ils s'accroupissent alors devant les cages et offrent leur bras aux capucins qui peuvent passer de longs moments à les épouiller.

Même si avec le temps, les capucins s'habituent aux nouveaux venus et que les relations deviennent plus pacifiques, pour les volontaires, vivre toute la journée au milieu des cages, du ciment et des cris, mène parfois à une remise en question de l'aspect bénéfique du travail qui leur est demandé. Quelques jours après son arrivée, en discutant avec Emylie, une jeune volontaire de passage, celle-ci me dit : « Je me rends compte que c'est de la captivité. Je ne sais pas encore quoi en penser. ». Il n'est, du coup, pas étonnant que la première question posée par les nouveaux volontaires soit le plus souvent : « Pourquoi ne peut-on pas les libérer ? ». Lorsque les nouveaux venus demandent des explications sur les conditions de captivité des singes, l'extraction du milieu naturel y est introduite comme un traumatisme que les singes ont intégré au plus profond de leur être et qui a conditionné leur relation au monde, aux humains et aux non-humains. Dans ce scénario régulièrement actualisé, l'être humain – souvent caractérisé dans l'imagerie de l'ONG, par le chasseur, le trafiquant, ou la famille irresponsable – est présenté comme le fautif ultime, celui par qui l'animal a été extrait de son passé mythique (Bobbé 2002, 164-169) sauvage et transféré dans une histoire bien humaine. Réactualiser ainsi le traumatisme vécu des animaux, permet aux membres de l'ONG de situer la responsabilité de la captivité des singes dans un passé antérieur au refuge (Arluke 1994). Ce mode d'intégration basé sur l'acceptation d'une faute humaine constitue le premier niveau d'une carrière interspécifique au sein du C.C. Machia. Sur la base d'une prise de conscience des individualités réciproques, c'est lors de ces tout premiers instants de tensions, que les nouveaux volontaires et les singes se découvrent mutuellement. Cela implique toutefois un réajustement des espérances des volontaires quant aux conditions de réalisation de leur carrière. Venus aider des animaux, ils se voient contraints de les maintenir en cage sous une forme d'assistance qui consiste surtout à éviter les tensions et s'assurer de la bonne

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

santé des animaux. Voyons à présent les conséquences de ce réajustement.

Sélection et préférence de l'aire Ciel

Dans l'aire Ciel, même si la zone est ouverte aux volontaires de passages, en raison des contacts directs avec les singes, quelques précautions supplémentaires sont à prendre. Suivant la même logique, la phase d'intégration y est plus progressive que dans l'aire de la Terre. Lors des premiers jours, les nouveaux venus ne manipuleront que quelques singes, particulièrement « faciles » : Didi ou Pepa, par exemple. Comme précédemment, au fil des jours et à mesure que les échanges se multiplient, les singes qui, au début, ne se laissaient pas approcher commencent à être intrigués par les nouveaux venus. De même, lorsqu'ils commencent à intégrer la routine, à connaître les personnalités des singes et la hiérarchie du groupe, les volontaires deviennent plus sûrs d'eux dans leurs mouvements. Ils se déplacent plus facilement dans l'aire et multiplient les prises de contacts avec les singes qu'ils n'osaient pas approcher avant. Ces contacts, peuvent se faire à distance en imitant les nombreuses expressions faciales et vocales dont usent les singes capucins pour communiquer ; ou parfois via des contacts directs.

Ici encore un volontaire professionnel supervise les opérations en établissant un plan qu'il veille à faire varier quotidiennement. Cela lui demande une bonne connaissance du groupe et des personnalités respectives de chaque singe sans quoi, une mauvaise répartition des animaux peut rapidement mener à une escalade de conflits et parfois, à des blessures simiennes et humaines. Les contacts directs entre volontaires et singes sont beaucoup plus fréquents dans cette zone. Le matin, après la première distribution de nourriture, les volontaires sortent les singes des cages de nuit. À l'aide d'une tenaille, ils ouvrent le mousqueton qui ferme la porte de la cage. Puis, tout en tenant d'une main la corde reliée au ceinturon de l'animal, ils présentent l'épaule au niveau de la porte. De leur main libre, ils ouvrent la trappe, le singe peut alors sortir de la cage et monter sur l'épaule de son volontaire. Celui-ci fait ensuite glisser la corde par les mailles de la cage de nuit et part en marchant avec le capucin sur l'épaule en direction de son *runner* du jour. Arrivé sur place, le singe saute généralement sur la structure en attendant que sa corde soit attachée au *runner*. Le volontaire saisit l'anneau qui court le long du *runner* et y attache le mousqueton en le verrouillant bien à l'aide de sa tenaille. Le soir, les volontaires répètent l'opération en sens inverse pour rentrer les singes dans leurs cages de nuit. Hormis sortir et rentrer les animaux, le travail dans l'aire Ciel consiste à préparer la nourriture qui sera distribuée en « main-propre » à chaque singe, amener des branches fraiches à poser sur les structures, rénover celles qui sont cassées et veiller à ce que des bagarres n'éclatent pas dans le groupe.

Lorsque les conditions le permettent, les volontaires de l'aire Ciel en profitent pour renforcer leurs liens avec les singes qu'ils préfèrent. Les contacts étant possibles, certains vont s'asseoir au milieu des structures sur lesquelles évoluent les capucins. Lorsque ces derniers le désirent, ils grimpent sur la tête ou les épaules des volontaires pour les *groomer*.[14] Afin de renforcer encore plus les affinités, ils peuvent en faire de même lorsque les capucins décident que c'est à leur tour de recevoir la toilette. Au fur et à mesure de ces interactions, les volontaires deviennent capables de sortir et rentrer de plus en plus de singes. Lorsque l'un d'entre eux ne veut pas descendre du *runner* au moment de rentrer dans la cage, un autre volontaire en qui le singe a plus le confiance peut réussir du premier coup.

Plus le temps passe, plus les préférences des animaux se font sentir et deviennent centrale dans le discours des volontaires : « Au début, tu aimes les singes faciles, puis tu préfères ceux qui te font travailler un peu pour mériter ça. Ruperto, c'est mon singe, je ne sais pas pourquoi mais il m'a choisi, je n'y peux rien. ». Lors d'un entretien, un autre m'explique alors son sentiment vis à vis de ces contacts privilégiés qui s'établissent : « C'est tout con, mais tu vois, rien que de pouvoir rentrer Sparkles alors que toi et Mathias vous ne pouvez pas le faire, je trouve ça gratifiant parce qu'elle m'accorde sa confiance. ». Et enfin, ce que raconta un volontaire « en transition » à ses parents, au sujet de son expérience et de son travail avec les singes capucins : « Je monte dans la hiérarchie. Au début, je suis un soumis, je nettoie leur merde. Puis ils changent vraiment d'attitude. Tu vois qu'ils te prennent un peu pour un des leurs. Et du coup, à la fin, je donnais vraiment tout ce que je pouvais pour qu'ils aient une bonne cage. ».

La capacité des singes à « choisir » les volontaires, cette confiance accordée devient alors essentielle dans leur engagement personnel et dans leur investissement envers quelques-uns des singes. Depuis les travaux de Mauss, les anthropologues ont placé les échanges réciproques comme un des principes structurants de toute société contemporaine. À l'intérieur la dette s'inscrit « comme un élément essentiel du cycle d'échange entre les individus liés par l'obligation de recevoir et de rendre » (Hours et Ould 2013). Contraint dès le départ à revoir à la baisse leurs espérances en termes de réhabilitation, à mesure que leur carrière se poursuit et que des relations fortement personnalisées avec les singes s'accentuent, les volontaires se sentent redevables envers les singes en général et quelques-uns en particulier. Cela se traduit parfois par un surinvestissement envers certains animaux.

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

La tendance que des volontaires ont à dire « mon singe » est révélatrice. Cela peut parfois être contre-productif comme lorsque certaines personnes s'arrangent pour être les seuls à travailler avec certains animaux. En revanche, cela peut aussi en encourager certains à étendre leur séjour et parfois à revenir chaque année travailler dans le centre. Cette tendance à l'appropriation des animaux peut alors prendre des formes aussi variées que le tatouage, la création de profils Facebook d'animaux. Un festival de musique a même été créée en France au nom d'un singe[15]. Ces marques sont les preuves de cette phase de sélection réciproque marqué d'un sentiment de redevabilité, caractéristique de la deuxième étape d'une carrière interspécifique. Il nous reste alors à voir l'unique véritable moyen d'accomplissement d'une carrière.

Séparation et reconnaissance au Mirador

Dans l'aire Terre comme dans l'aire Ciel, le temps semble s'être arrêté. Soumises aux contraintes d'une réhabilitation de gestion, ces deux aires sont coincées dans un éternel recommencement. Prises dans un cul de sac à la fois spatial et temporel, les carrières semblent devoir se réduire à cette routine répétée chaque jour inlassablement. Ce que me dit un des coordinateurs de l'aire Ciel illustre parfaitement ce sentiment : « J'ai arrêté de me dire que je pourrais leur améliorer la vie. Si je peux leur améliorer la journée, c'est déjà pas mal. ». La seule issue possible semble alors une montée au Mirador avec en perspective une éventuelle réintroduction. En effet, qu'un des capucins dont on s'occupe et avec lequel on a noué une relation privilégiée puisse prétendre à la liberté offre ainsi une porte de sortie à ce présent perpétuel. Cela instille dans la relation humano-simienne la perspective d'un futur libérateur et la possibilité d'effacer la dette morale.

Officiellement, la période minimum pour travailler au Mirador est de trois mois. C'est plus ou moins le temps nécessaire pour se faire « accepter » par le groupe. Dans les faits, très peu de gens y travaillent. La zone est habituellement gérée par deux personnes, un salarié bolivien de l'ONG et un volontaire professionnel. Dans ce cas, il peut s'agir d'anciens ayant déjà fait leurs preuves dans les aires Terre et Ciel ou ayant précédemment travaillé avec des singes auprès d'autres organisations. Les seules autres personnes à être autorisées à pénétrer dans la zone sont les vétérinaires. Ceci dans le but de minimiser la présence humaine à quelques individus que les singes connaissent et dont ils tolèrent la présence.

Les contacts directs sont en principe interdits. Là où la distribution de nourriture se fait via des plateaux qui se glissent dans les cages de l'aire Terre, ou en « main-propre » dans l'aire Ciel ; au Mirador la nourriture est soit lancée au sol et sur les toits des infrastructures ou alors, mise dans des plateaux et hissée aux arbres afin d'encourager les singes à aller chercher eux-mêmes leur pitance. Le système de *runner* du Mirador est dit « intouchable » puisqu'il permet de faire sortir les singes de leurs cages sans les manipuler. Le câble entre directement dans l'enclos via une trappe qui peut être ouverte depuis l'extérieur. Le matin, une fois les singes sur *runner* sortis et le groupe nourri, les cages sont lavées. En dehors des distributions de nourriture, les primates libres vont et viennent à leur guise. Les journées sont donc consacrées à la préparation des repas, aux réparations des infrastructures et à la capture des singes lorsque cela est nécessaire, par exemple, lors de campagnes de stérilisation ou lorsque les vétérinaires montent pour leur inspection. Au sein du centre, cette aire de travail représente le niveau le plus élevé d'une carrière avec les capucins et celle où le sentiment d'accomplissement est le plus abouti. Daniel, un australien ayant effectué plusieurs séjours de longue durée au sein de CIWY me dit, un jour, à propos du Mirador : « Les jours où je suis là-bas sont ceux où je me sens le mieux. C'est l'endroit où tu peux observer des capucins libres ».

Parmi les éléments les plus marquants des interactions anthropo-zoologiques que l'on peut observer au C.C. Machia, la faculté qu'ont les singes à se souvenir des volontaires après une période d'absence est sûrement l'une des plus surprenantes. Pour un volontaire ayant passé plusieurs mois auprès des capucins, revenir de sa journée de repos est toujours un moment particulièrement plaisant. Les singes, excités par ce retour, ne manquent jamais de l'accueillir avec de grands cris de joies et certains n'hésitent pas à lui sauter au cou dès qu'il se rapproche suffisamment. C'est au sujet d'une de ces marques d'affection qu'une vétérinaire me raconta ses retrouvailles avec une femelle qui, après avoir vécu plusieurs années sur *runner* près de la clinique, fut introduite au Mirador. Elle me dit : « Cleo n'était pas spécialement affective envers moi, plutôt indifférente même. Et l'autre jour, quand je suis montée faire mon inspection, elle m'a sauté au cou. Je me suis mise à pleurer et je suis restée assise une demi-heure avec elle sur mes genoux. ». Notons aussi les propos d'une autre volontaire professionnelle qui travaille depuis dix ans auprès de CIWY. D'abord volontaire de passage dans un autre centre de l'organisation, elle revint en Bolivie une première fois, en tant que volontaire « en transition ». Elle fut à ce moment appelée pour prendre en main la coordination de l'aire Terre puis de l'aire Ciel. Après plusieurs années à effectuer des aller-retours entre l'Australie et la Bolivie, elle fut enfin engagée par l'ONG et mise en charge du Mirador. Elle y rencontra Duke, le mâle alpha du Mirador à propos de qui elle me dit : « Ce

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

qui me plaît le plus, c'est de penser qu'il y a dix ans, il était bébé, animal de compagnie dans une famille. Aujourd'hui, c'est l'alpha de tout un groupe, il est énorme et a des bébés qui seront libres. ».

On voit donc que le rapport de force au Mirador est inversé. Là où le nombre de travailleurs dans les aires Terre et Ciel n'est pas limité, le Mirador est quasiment inaccessible. Les rencontres qui ont lieu au Mirador se jouent sur fond d'un double itinéraire. Présents en petits nombres, sélectionnés sur le volet, capucins et humains ont su surmonter toutes les contraintes de la réhabilitation. En attribuant une capacité de reconnaissance aux singes, les travailleurs du Mirador peuvent associer leur propre carrière à celle des animaux. Si le contact est a priori à éviter et que la libération implique une séparation physique, il n'en demeure donc pas moins une relation privilégiée avec certains animaux (Mauz 2006). Les réintroductions deviennent alors d'autant plus importantes et médiatisées qu'elles sont rares. Pour les quelques volontaires qui participent réellement au processus de réintroduction des singes, la possibilité de relâcher un singe apparaît comme le moyen d'effacer le sentiment de dette morale que la captivité avait instauré.

Conclusion

Pour Isabelle Mauz (2006), les projets de réintroduction offrent la possibilité, à ceux qui y participent, d'entrer en contact avec des animaux sauvages, tout en ayant l'assurance morale d'un rapport bénéfique aux animaux. Pourtant, cela ne semble pas si évident. L'analyse faite ici d'un cas particulier offre l'exemple des limites d'un projet de réintroduction. Arrivé à saturation au C.C Machia, CIWY s'est vu contrainte de modifier les paramètres de la réhabilitation. Pour les capucins, cela s'est traduit par une renégociation à la baisse des conditions d'accomplissement de leur carrière. Devenus des animaux de refuge, leur avenir se joue désormais au sein du centre. L'immobilité des singes contraste avec l'hyper mobilité des volontaires. Il y a toujours des nouveaux qui arrivent, des anciens qui reviennent et quelques-uns qui ne peuvent tout simplement pas se résoudre à partir. Confrontés à des objectifs revus à la baisse, les expériences vécues par les volontaires ne peuvent donc pas toutes bénéficier de la garantie morale attendue.

Le découpage en séquence des carrières interspécifiques telles qu'elles ont été observées ont permis de distinguer les trois étapes acceptation-sélection-reconnaissance de leur accomplissement. Pour les volontaires de passage, une carrière se limite généralement à la première phase d'acceptation. L'épreuve qu'ils ont vécue ne fait alors que confirmer la faute humaine (Digard 2018) qu'il leur appartient – ou non – d'effacer par la suite. Pour ceux qui restent, c'est à l'intérieur du refuge que continue de se résoudre le dilemme moral. Les relations personnalisées qui s'établissent lors de la phase de sélection ont deux conséquences. Elles instaurent d'abord un sentiment de redevabilité des volontaires envers les singes, ce qui finit éventuellement par aboutir à des choix préférentiels. Des couples interspécifiques se forment : comme Mathieu et Sparkles, Pedro et Ruperto. Les volontaires vont ainsi se répartir les efforts en fonction des sélections opérées par les singes. Ajouté au sentiment de faute, ces relations préférentielles incitent les travailleurs à fournir les efforts nécessaires pour rendre la captivité des singes la plus agréable possible. Cela passe naturellement par des petites marques d'attention personnalisées mais dans certains cas, cela va jusqu'à faire un pas de plus dans leur engagement. C'est à ce niveau de la carrière qu'un véritable tournant s'opère. Pour les volontaires en transition, après avoir étendu plusieurs fois la durée du séjour, le moment de partir arrive toujours. Cette relation privilégiée avec certains des singes peut alors se maintenir « à distance » grâce aux réseaux sociaux, à travers les nombreux programmes de parrainage que propose CIWY ou dans certains cas, à travers des initiatives personnelles. La promesse d'un retour n'est pas non plus totalement à écarter. Mais pour les quelques-uns qui sont déterminés à aller jusqu'au bout, la réussite d'une carrière passera nécessairement par la réintroduction. La libération aussi incomplète soit-elle reste l'expérience ultime et apparaît surtout comme le seul moyen véritable de payer sa dette envers les animaux.

Au-delà de l'analyse des carrières, ce que cet article a tenté de montrer est que l'animalitaire, lorsqu'il est pensé uniquement comme un élargissement des considérations morales humaines envers les animaux, ne suffit pas à rendre compte de la complexité des relations qui s'établissent dans les centres de réhabilitation. Loin d'une quelconque utopie animaliste, CIWY réajuste en permanence l'organisation de ses centres pour faire face à des réalités qui vont bien au-delà de la simple préoccupation pour les animaux. En ce sens, les centres que l'organisation gère sont les véritables épicentres de la construction des rapports hommes-animaux. Si par soucis de synthèse, nous nous sommes essentiellement intéressés au cas des volontaires, c'est parce qu'il apparaît comme paradigmatique de ce processus. Il va bien entendu de soi que c'est l'ensemble carrières qui se déroulent dans le cadre de la réhabilitation qui gagneraient à être mises en valeur par une analyse anthropologique consciente, du fait que dans ce genre de situation humains et non-humains sont indissociables. Et puisque réapprendre à être animal est toujours une affaire collective, c'est à la réciprocité des dynamiques

https://utpjournals.press/doi/pdf/10.3138/anth.2018-0100.r2 - Lionel Simon <lionel.simon@uclouvain.be> - Wednesday, June 24, 2020 6:38:50 AM - IP Address:2a02:a03f:bc7a:ce00:ec1e:470c:d8ca:ebc8

interspécifiques qu'une définition satisfaisante de l'animalitaire se doit de répondre.

Gaspard Renault, *Université Lumière Lyon 2 ; grenault.anthropo@gmail.com*

Notes

1 Centro de Custodia veut dire centre de garde. C'est le statut officiel des centres de réhabilitation de l'ONG.
2 En plus des singes, le centre accueille aussi des coatis (*Nasua Nasua*), différentes espèces d'oiseaux et un ours andin *(Tremarctos Ornatus).*
3 Le temps minimum pour un volontariat au *C.C Machia* est de deux semaines pour un montant de 271 $ US.
4 Ma traduction.
5 L'enquête s'est également déroulée pendant plusieurs mois lors des différents séjours dans les autres centres de la CIWY.
6 Pour plus d'informations, se référer à l'Union internationale pour la conservation de la nature (1998).
7 En 2010, la construction d'une route coupant le parc en deux provoqua des glissements de terrain, la destruction de plusieurs aires et la mort d'une partie des capucins.
8 La CIWY ne pratique l'euthanasie qu'en dernier recours, dans des cas où la dégradation physique et mentale d'un animal ne permet plus d'entrevoir aucune perspective de réhabilitation.
9 Dans la hiérarchie des groupes de capucins, le mâle alpha est le mâle dominant.
10 Même s'ils n'ont pas directement accès aux aires de travail, la présence de touristes dans le parc complique d'avantage la réintroduction et oblige à garder sur *runner* les singes les plus problématiques.
11 En moyenne, un singe capucin représente 1000 $ de dépenses annuelles pour la CIWY.
12 Même les vétérinaires restent rarement plus d'un an.
13 En plus de celles avec les capucins, quatre autres aires ont besoin de main-d'œuvre. Pour que le centre fonctionne correctement, il est nécessaire de répartir équitablement les volontaires entre les différents espaces de travail.
14 Pratique d'épouillage, très répandue et socialement codifiée chez les capucins et d'autres espèces de singes.
15 Le Pete the Monkey Festival, a été créé en Normandie par un ancien volontaire du C.C Machia. Tous les ans, les bénéfices du festival sont reversés à la CIWY.

Références

Alger, Janet M., et Steven F. Alger, 1999. « Cat Culture, Human Culture : An Ethnographic Study of a Cat Shelter ». *Society and Animals*, 7 (3) : 199–218. https://doi.org/10.1163/156853099X00086

Arluke, Arnold, 1994. « Managing Emotions in an Animal Shelter ». *In* Aubrey Manning et James Serpell (dir.) *Animals and Human Society : Changing Perspectives*, p. 145–165. Londres, Routledge.

Becker, Howard, 1985. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, A-M Métailié.

Bobbé, Sophie, 2002. *Lours et le loup : Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, La Maison des Sciences de l'Homme et Institut National de Recherche Agronomique.

Chrulew, Matthew, 2011. « Managing Love and Death at the Zoo : The Biopolitics of Endangered Species Preservation ». *Australian Humanities Review*, 50 : 137–157. https://doi.org/10.22459/AHR.50.2011.08

Descola, Philippe, 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.

Digard, Jean-Pierre, 2009. « Raisons et déraisons. Des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique ». *Pouvoirs*, 4 (131) : 97–111. https://doi.org/10.3917/pouv.131.0097

———, 2012. « Le tournant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux ». *L'Homme*, 203–204 : 555–578. https://doi.org/10.4000/lhomme.23292

———, 2018. *L'animalisme est un anti-humanisme*. Paris, CNRS.

Donaldson, Sue, et Will Kymlicka, 2016. *Zoopolis: Une théorie politique des droits des animaux.* Paris, Alma.

Estebanez, Jean, 2010. « Le zoo comme dispositif spatial : Mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal ». *L'Espace Géographique*, 39 : 172–179. https://doi.org/10.3917/eg.392.0172

Gudynas, Eduardo, 2014. *Derechos de la naturaleza y políticas ambientales [Droits de la nature et politiques environnementales]*. La Paz, Plural.

Haraway, Donna, 2008. *When Species Meet*. Minneapolis, University of Minnesota Press.

Hours, Bernard, et Ahmed Pepita Ould (dir.), 2013. *Dette de qui, dette de quoi? Une économie anthropologique de la dette*. Paris, L'Harmattan.

Larrère, Raphael, 1994. « Sauvagement artificiel ». *Le Courrier de l'Environnement de l'Inra*, 21 : 35–37.

Laugrand, Frédéric, Michèle Cros, et Julien Bondaz, 2015. « Présentation : Les questions d'affects dans les liaisons animales ». *Anthropologie et Sociétés*, 39 (1–2) : 15–35. https://doi.org/10.7202/1030837ar

Louchart, Frédéric, 2014. « La réintroduction des orangs-outans : Récit, figure et construction de l'animalité ». *Techniques & Culture*, 62 : 128–147. https://doi.org/10.4000/tc.8356

———, 2017. *Que faire de l'orang-outan ? Reconstruire la nature à Nyaru Menteng, Bornéo (Indonésie)*. Paris, L'Harmattan.

Lorimer, Jamie, 2015. *Wildlife in the Anthropocene : Conservation after Nature*. Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press.

Mauz, Isabelle, 2006. « Introductions, réintroductions : Des convergences, par-delà les différences ». *Natures Sciences Sociétés*, 14 : 3–10. https://doi.org/10.1051/nss:2006048

Michalon, Jérôme, 2013. « Fabriquer l'animal de compagnie. Ethnographie d'un refuge SPA ». *Sociologie*, 2 (4) : 163–181. https://doi.org/10.3917/socio.042.0163

Michalon, Jérôme, Antoine Doré, et Chloé Mondémé, 2016. « Une sociologie avec les animaux : Faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? ». *SociologieS*, Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement : 1–23. Consulté le 29 mars 2019, https://journals.openedition.org/sociologies/5329#quotation.

Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN), 1998. *IUCN Guidelines for Re-introductions*. Gland et Cambridge, IUCN.